

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

SOUVENIRS DE "PONSARD"

Renée & Robert Moussier

Collecte

L'hiver 1950-51, surnommé « le terrible hiver », fut particulièrement rigoureux. On se souvient notamment des nombreuses avalanches qui eurent lieu dans les Alpes, de la neige tombée en abondance.

À Vienne, comme ailleurs, les personnes seules avaient des difficultés pour faire leurs courses. Aussi germa l'idée chez les élèves de troisième d'organiser une collecte de produits alimentaires à leur intention. C'est ainsi que furent récoltés riz, café, sucre, biscuits secs, chocolat... Mais on récolta au-delà de toute espérance ; les denrées s'accumulaient et l'on ne sut où les entreposer. Le concierge proposa bien un local, mais l'accès en était mal commode. Je me rendis chez l'inévitable M. Marquet, qui me dit de frapper à la porte du principal, M. Cambefort. Quoi, moi, timide élève de troisième, aller chez le principal ? Jugez de mon angoisse.

Celui-ci me reçoit avec le sourire. Je lui demande respectueusement si nous pouvions entreposer « notre épicerie » dans la salle d'attente. Il réfléchit un instant, puis me dit de la déposer dans son bureau même. Quel soulagement, quel bonheur. Ainsi, lors d'un glacial hiver des années cinquante, des boîtes de sardine, des tablettes de chocolat, des paquets de sucre et de café, trônèrent-ils dans le bureau du principal de notre vieux collège Ponsard, à côté du courrier administratif, des livrets scolaires et des piles de dossiers. Nous nous souviendrons longtemps de la gentillesse de M. Cambefort.

[Renée Moussier]

« C'est mon homme »

A midi, les demi-pensionnaires filles, nous nous retrouvions dans la cour à proximité du réfectoire, et qu'il vente ou qu'il pleuve, nous devions être bien alignées deux par deux et en silence. Les pions avaient pour mission de faire respecter silence et alignement. Je me souviens de l'un d'eux, pas très grand, hautain et aboyeur, qui hurlait SILENCE, SILENCE, car, en dépit des consignes, les conversations allaient bon train. Un beau jour je ne pus m'empêcher de fredonner ce bout de chanson de Mistinguett, qu'Edith Piaf chantait à l'époque :

*Ce n'est pas qu'il soit beau, qu'il soit riche ni costaud
Mais je l'aime*

*C'est idiot
C'est mon homme*

Mais ce diable de pion, s'il était arrogant, n'était point sourd. Je m'en tirai avec deux heures de colle. Le repas ce jour-là n'en fut que plus joyeux et animé.

[Renée Moussier]

Cent mètres

Chaque semaine nous avions deux heures de plein air. Le stade de l'Isle était éloigné, la rue du Collège trop fréquentée et trop en pente, la cour du collège exiguë : nous courions le cent mètres sur la Route Neuve, toute proche. Imaginons aujourd'hui de pratiquer l'athlétisme sur cette route où la circulation est ininterrompue : folie ! A l'époque y passaient seulement quelques voitures par jour : aucun danger, et M. Ciccoli ou M. Garido pouvait siffler le départ de la course en toute sérénité. Certes la route n'avait rien de comparable avec les pistes actuelles en tartan ou autre revêtement synthétique. Il n'était pas question d'y battre le record de France (10 s. 5/10). Mais d'excellents sprinters ont foulé « la piste » de la Route Neuve, comme Jacky Verzier, qui, en 11 secondes, fut champion d'académie en 1956 à Lyon.

Après les activités physiques, nous revenions au collège pour les activités intellectuelles : cours d'anglais ou de sciences naturelles, devenues aujourd'hui SVT.

[Robert Moussier]

Anglais

Notre professeur d'anglais était M. Maillet. Il avait l'habitude « d'émailler » son cours de citations bibliques. Il avait sans doute une foi à soulever les montagnes, mais ne nous a jamais demandé si nous étions baptisés. S'il avait appliqué le précepte évangélique « *Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers* », j'aurais eu ma chance. Quoi qu'il en soit, il s'adressa un jour à moi, d'un ton péremptoire « *M... levez-vous* ». Pris de je ne sais quelle inspiration subite, je répliquai du tac au tac « *Quiconque s'élève sera abaissé* ». Je finis le cours dans le couloir. My teacher is stern.

[Robert Moussier]

Sciences Nat

Notre professeur de Sciences Nat était M. Troussier. C'était certainement un excellent professeur... dans le dernier quart d'heure du cours, où sa clarté dans les explications, la précision de ses schémas au tableau, sa pédagogie adaptée à tout niveau, étaient appréciées de tous les élèves.

Mais, pendant plus d'une demi-heure, nous devions répondre à une question complètement étrangère au cours. Un jour il fallut répondre à la question suivante : d'où provenaient les plaques d'égout des rues de Vienne. Il commençait par interroger les élèves de la première rangée à sa droite, poursuivait avec les élèves suivants, passait à la deuxième rangée, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'ensemble de la classe y passe. Il nommait chacun et chacune par son nom. J'étais assis à côté de Robert Onave. Quand M. Troussier m'interrogea, il me désigna comme « le voisin d'Onave ». Mais pas plus que mes camarades, le voisin d'Onave ne savait d'où provenaient ces plaques. Enfin nous eûmes la réponse à cette question cruciale et angoissante : les plaques étaient fabriquées à PONT-A-MOUSSON. Nous pûmes vérifier l'information, à la sortie du collège, en nous penchant sur les plaques d'égout.

Je me souviens aussi d'une question qui portait sur la localisation de la tour Montléans. La tour Eiffel, nous connaissions. Mais la tour Monléans ? Après un tour complet de la classe, nous sûmes que ladite tour se trouvait à Jardin, à deux pas de chez nous. Quelle ignorance !

[Robert Moussier]

Stéphane P.

Un accueil à Ponsard

Nommé professeur au lycée de Vienne, dans les années soixante je me présentai donc avant la rentrée, comme on nommait toujours, au « collège Ponsard », pour faire, comme il était de coutume, une visite de présentation au proviseur.

Après avoir passé la difficile barrière du concierge qui filtrait avec attention et méfiance les visiteurs, je me dirigeai vers le secrétariat ; après quelques minutes d'attente je fus introduit dans le bureau de proviseur : c'était un petit homme qui trônait derrière un superbe bureau de style Louis XVI, installé majestueusement et confortablement dans un fauteuil ; je fus un peu surpris car il n'avait aucun dossier, aucun papier devant lui, cela sentait l'administrateur ordonné et précis. Je me présentai, il m'accueillit avec une certaine solennité et componction, très sûr de lui, me vantant les mérites de l'établissement et de son ancienneté, soulignant les résultats aux examens ; bien sûr, comme il était coutume avec référence je lui donnai des : « *Oui, M. le proviseur* », « *non, M. le proviseur* ». Il parlait avec sûreté mais ne donnait que des réponses assez vagues, à mes questions précises, m'assurant que mes demandes sur l'emploi du temps et sur les classes seraient prises en compte.

L'entretien prit fin et après avoir remercié mon hôte, je partis ravi et enchanté, persuadé, d'avoir rencontré un chef d'établissement énergique et compétent.

Quelle ne fut pas ma surprise à la rentrée de connaître un tout autre chef d'établissement : étonné, je me renseignai auprès de mes nouveaux collègues, ceux-ci sourirent avec malice, et m'apprirent que j'avais été reçu par... un des leurs, qui ce jour-là remplaçait le chef d'établissement. Celui-ci en avait pris avec assurance toutes les prérogatives, les apparences, réalisant peut-être un rêve...

Jean Melmoux

Vie d'un élève au collège Ponsard au milieu du XX^e siècle

L'entrée au collège

En octobre 1947, j'entrais en 6^e au collège Ponsard, venant de l'école primaire de Sainte-Colombe-lès-Vienne. Nous étions seulement trois, de l'école, sur vingt-cinq environ, à avoir réussi l'examen d'entrée, différent du certificat d'études, mais pas si facile que ça. Le deuxième était le fils de l'instituteur, Lucien, travailleur, solide, calme, et qui avait souffert de la mauvaise image de son père, timoré, faible, incapable de faire respecter la discipline dans une école où les « durs », comme on disait, faisaient la loi. Le troisième, Georges, le fils du boulanger, n'avait pas un goût prononcé pour les études et allait quitter le collège à la fin de la quatrième, sans regrets.

J'avais perdu beaucoup de temps au cours d'une scolarité aussi ratée dans ses débuts indisciplinés à Laffrey que dans sa suite mouvementée à l'école primaire de Sainte-Colombe, dans un milieu scolaire brutal, où je me trouvais rigoureusement seul, ma grand-mère faisant ce qu'elle pouvait pour maintenir ferme la boussole du ménage, et ma mère étant absorbée par son métier de postière et les soins à apporter à mon père qui mourait lentement et durement d'une tuberculose alors rarement guérissable¹.

Mes débuts à Ponsard furent donc un peu délicats. Je tenais beaucoup à rattraper, et je le fis d'ailleurs sans trop de mal au fil du temps. Je traversais la "passerelle de Sainte-Colombe" sur le Rhône quatre fois par jour, entre le domicile familial, côté coteaux de Sainte-Colombe, et le collège, côté coteaux de Vienne. Ces trajets, souvent avec un ou deux copains, ne me déplaisaient d'ailleurs pas du tout.

Le contact avec les autres élèves de ma classe fut bon, tellement différent de mes mauvais rapports avec l'école de Sainte-Colombe, que j'en ressentis une profonde libération, l'entrée dans une vie nouvelle. Je me fis des amis avec les garçons, qui étaient largement majoritaires. Les professeurs au début m'intimidèrent beaucoup, et ils intimidaient la plupart d'entre nous. La familiarité n'était pas vraiment de mise. Je me souviens d'un professeur qui avait coutume d'annoncer d'une voix sèche : « *l'élève Melmoux va passer au tableau* ». L'élève susdit y passait en rasant les bancs... Et je crois que le professeur en question s'amusait pas mal, intérieurement. Autre temps, autres mœurs... Mais enfin somme toute, ce n'était pas la terreur. Et nous nous fîmes bientôt une idée assez juste de l'esprit du lieu, et de la manière de s'y comporter de façon à avoir le moins d'ennuis possibles.

1 - À relire : Jean Melmoux, « Souvenirs d'un enfant viennois, pendant la Seconde Guerre mondiale », *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 112, 2017, 1, p. 3-18.

Survol de l'époque

Je voudrais, à présent, donner une idée sommaire de l'époque, 1947. Car cela explique pas mal de choses sur la vie à Ponsard dans les années d'après-guerre. La France oubliait la guerre avec énergie, avec décision. Je dirai presque qu'elle l'oubliait instinctivement. La coupe avait été trop pleine. La mariée avait vraiment été trop moche. Basta ! du vent ! Le bon vent était là, soufflant à coup sûr vers un avenir radieux, communiste ou pas. On était loin des pleurnicheries organisées actuelles, des secours institutionnalisés aux affligés, réels ou supposés tels....

1947, c'est la fin des tickets d'alimentation et la fin relative – réelle tout de même – des restrictions ;

1946, c'est le passage sur la passerelle rétabli ;

1949, c'est le « nouveau pont », comme on disait, rétabli et inauguré par le président de la République Vincent Auriol ;

1954, c'est la nouvelle poste de Vienne, en haut du cours Brillier.

Un gros bémol pour la famille Melmoux, décidément peu épargnée par le destin : 1948, mort de mon père, après quelques mois qui furent pour moi terribles, car j'avais pour lui un sentiment que je n'ai jamais aisément éprouvé, la confiance, confiance dans la vie, confiance dans un avenir avec lui. Ce fut raté. Je n'ai pas eu d'équipe de soutien pour m'aider à me reconstruire, comme on dit. Je m'en suis donc passé... Mes copains, évidemment, ont su en raison de mes trois ou quatre jours d'absence, que j'avais perdu mon père. Lorsque je suis revenu, d'humeur sombre, au collège, ils m'ont regardé bizarrement, se demandant sans doute si j'étais bien resté le même. Et puis il y en a un qui s'est approché de moi et qui m'a dit : « *Alors, y paraît que t'as le zob sec ?* » J'ai trouvé ça vaguement marrant, mais ainsi le contact fut rétabli, à un niveau basique. Et quand, beaucoup plus tard, j'ai écouté la drôle de chanson de Georges Brassens sur la fin des « jolies pompes funèbres de nos vingt ans », je me suis souvenu des pas bien jolies pompes funèbres de mes douze ans, qui étaient en effet bien passées, que je ne reverrais plus, mais dont l'ineffaçable souvenir m'avait imposé une vision de la vie qui ne m'a plus quitté. Cet événement familial entra pour beaucoup dans la lente évolution qui m'a conduit à l'espérance messianique dont la parfaite expression se trouve dans le livre d'Isaïe : « *Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, sur les habitants du sombre pays, une lumière a resplendi*² ».

La situation à Ponsard à la fin des années 40

Le collège Ponsard était au lendemain de la Seconde Guerre mondiale un petit établissement d'enseignement public, qui accueillait en fait des enfants non pas seulement de la 6^e à la terminale, mais depuis le début de l'école primaire. Quelques-uns de mes amis de collège y entrèrent à l'âge de 6 ans et y restèrent presque jusqu'à leurs 18 ans (ou 19, ou plus parfois...). Et certains d'entre eux,

2 - Isaïe, 9-2 (traduction de la Bible de Jérusalem).

revenus ensuite comme professeurs, y passèrent toute leur carrière. Ce fut le cas de Claude Paret, avec qui j'ai partagé beaucoup de souvenirs, et fort divers, devenu surveillant général et qui connut en 1998 une fin brutale qui ne laissa indifférents aucun de ceux qui le connaissaient. Je l'avais rencontré peu avant au hasard des rues, nous avions causé une fois de plus en confiance, après tant d'années de connaissance. *È la vita !*

Mais revenons en 1947. En cette rentrée d'automne, le collège Ponsard comptait environ 350 élèves. C'était, bien sûr, très loin des grands établissements lyonnais, publics ou privés. Mais il tenait une place plus qu'honorable par la qualité et la conscience professionnelle de la plupart de ses enseignants, et par la solide tenue de ses principaux et de leurs adjoints directs. Ainsi le nom de Raymond Rigal, principal de Ponsard de 1953 à 1967 n'est pas disparu des mémoires des « anciens » du collège. Mais son prédécesseur direct, Marcel Cambefort, m'avait déjà impressionné par son énergie et sa bienveillance.

Les classes dans l'ensemble n'étaient pas très chargées. Durant mes années ponsardiennes, l'effectif de mes classes évolua entre 23 et seulement 16 élèves. C'était parfait pour lier connaissance, et pour faire du bon travail lorsque les rapports avec les professeurs étaient bons, ce qui était le cas le plus fréquent. Nous étions une majorité de garçons, mais au fil des années, le nombre des filles s'accrut, surtout dans les filières littéraires. D'ailleurs, à l'issue de la terminale le grand prix de fin d'études de Ponsard fut attribué à une jeune fille, au détriment de deux garçons, l'un « littéraire », l'autre « scientifique », qui en ressentirent, je peux en témoigner, un vif sentiment d'injustice...

Une réalité m'étonne quand j'y pense : l'absence quasi totale de conflits fondés sur les différences de milieu social. La présence de trois écoles libres qui recrutaient dans des milieux plus aisés peut expliquer cette forme réelle d'égalité dans nos rapports, entre garçons en tout cas. Mais cette raison n'est pas tout à fait convaincante. Certaines familles fort aisées préféraient l'école « laïque » pour leurs enfants, qui s'y intégraient fort bien dans l'ensemble. La seule année où se produisit un bref épisode de tension due aux différences de « milieux », ce fut l'entrée en terminale marquée par l'arrivée de quelques garçons et de quelques filles, venus de l'école Robin, pour trouver, à juste titre, une meilleure préparation au bac. Ils voulurent d'emblée marquer un sentiment de supériorité, qui ne nous humilia nullement, parce que nous le jugeâmes déplacé, et, somme toute, peu poli. Et il n'y eut pas d'épreuve de force. La camaraderie reprit vite, et tout simplement, le dessus... entre garçons du moins : vanités moindres, ou différemment situées ? Le masque bien trompeur de la démocratisation égalitariste actuelle ne peut me faire oublier les formes profondes de convivialité et de solidarité du Ponsard d'autrefois. Et le mât de cocagne de l'ascension sociale était là, offert à ceux qui avaient le courage de le prendre à bras-le-corps et d'y monter, au risque de glisser. Est-il aussi accessible aujourd'hui ?

Je voudrais également insister sur la belle qualité de la laïcité vécue au quotidien au collège Ponsard. Les choix personnels ou familiaux de chacun

d'entre nous ne nous intéressaient guère, et peu au-delà d'une éventuelle curiosité, parfois nuancée d'un peu de moquerie sans malice. Quant aux enseignants, nous ignorions tout des « opinions religieuses » ou pas religieuses de la plupart d'entre eux, à l'exception parfois de ceux qui habitaient près de notre domicile. Le but de tous, c'était le souci de la culture, de l'acquisition des « connaissances », mais aussi du jugement et de la liberté d'esprit. Ainsi se poursuivait, à l'échelle d'une petite ville, la mission des hussards noirs de la République, chers à Péguy, deux générations après sa mort prématurée.

L'anticléricalisme agressif, la volonté de choquer les croyants ou de se moquer d'eux, étaient des attitudes tout à fait marginales. Je me souviens d'un prêtre en soutane venant à l'époque de la communion solennelle préparer les élèves catholiques dans l'enceinte du collège. Il s'agissait de l'abbé Vallin, apparenté à la fameuse chanteuse Ninon Vallin, discret, cultivé, parfaitement tolérant. C'est dire que le niveau « banquet gras du Vendredi Saint » ne convenait pas dans une ambiance plutôt feutrée. Le récit de Guy de Maupassant, *Mon Oncle Sosthène*, où ce grand écrivain, laïc pur jus par ailleurs, se moque de certaines médiocrités anticléricales, est assez représentatif de l'esprit du collège Ponsard à cet égard. La religion, en fait, était écartée de la vie quotidienne du collège, et réservée à la vie privée et familiale de chaque élève et de chaque enseignant.

La morale, en revanche, était omniprésente, claire, simple, et, si j'ose dire, fonctionnelle. Sa première forme était, à coup sûr, l'exemplarité, le constat offert d'une vie publique responsable et plutôt conviviale. Il ne fallait évidemment pas idéaliser, la nature humaine restant ce qu'elle est, quelle que soit l'époque. La deuxième forme était, inscrite dans l'emploi du temps, la fameuse leçon de morale. Elle ne m'a jamais vraiment intéressé. J'en ai toujours suspecté le conformisme et l'insincérité. La troisième forme, beaucoup plus rare, était, orchestrée avec soin, la mise en lumière d'un événement bien choisi de l'actualité où se révélaient le courage, la solidarité, l'oubli de soi, d'un homme ou d'un groupe, donnant ainsi un bel exemple de force morale, de dignité, de générosité, etc... Ainsi, je me souviens de la réunion, au début de l'année 1952, dans la grande salle de gymnastique du collège, de plusieurs classes, sous la conduite de certains enseignants. Le principal venu en personne nous remettre en mémoire un événement tout récent et qui avait intéressé l'opinion durant deux semaines, l'acte de courage du capitaine Carlsen, fait divers bien oublié aujourd'hui, mais qui avait eu un profond retentissement. Un navire de commerce, le *Flying Enterprise*, qui avait quitté Hambourg le 22 décembre 1951 à destination de New York, avec un chargement de valeur, fut pris dans les derniers jours de l'année, à la sortie de la Manche, dans une tempête particulièrement violente. Son équipage le considéra bientôt comme perdu, et appela les secours maritimes, qui arrivèrent pour constater eux aussi l'irréparable situation, le naufrage proche. L'équipage évacué, le capitaine Carlsen s'obstina à rester encore plusieurs jours à bord de son bâtiment pour tenter l'impossible. Et il ne l'abandonna que le 10 janvier 1952, sauvé d'extrême justesse. Notre principal parla de cet homme courageux, avec une émotion communicative à laquelle, dans mon souvenir, nous participâmes avec un silence poli, discrètement approbateur.

Ce genre de cérémonies du souvenir m'a toujours laissé assez froid, par son caractère trop calculé pour être totalement sincère. Mais bien entendu, sur le fond, on ne peut qu'être d'accord. Et cela permet de renforcer des sentiments communs, de créer une communion d'émotion, une volonté collective, sans lesquels la société se dilue dans les égoïsmes individuels, familiaux, communautaires et communautaristes de tous ordres.

Le règne de la méritocratie

L'esprit dominant de l'enseignement de cette époque était, à demi avoué, mais clairement vécu, celui du bon travail, de la méritocratie, du succès des meilleurs. Les devoirs à la maison, les interrogations orales rythmaient le déroulement de l'année, avec les bonnes et les mauvaises notes ; les encouragements, puis les félicitations, honoraient les bons élèves. C'était très gratifiant pour eux, cela pouvait être plus maussade du point de vue des autres, évidemment. Cela dit ils progressaient, eux aussi, tous ceux du moins qui acceptaient les règles du jeu.

Les exigences apparaissaient dans la priorité donnée à deux « disciplines » (le terme est tellement supérieur à celui de « matières » qui évoque d'autres réalités peu odorantes...) ou plutôt à deux groupes de disciplines, le français d'une part, ou plutôt le bloc français-latin auquel s'accrochait pour une faible minorité, le grec, et, d'autre part, les maths, ou plutôt le bloc maths-physique-chimie. J'avais pour ma part précisément fait un choix, et un choix définitif, entre ces deux blocs. J'ai suivi l'enseignement des maths, sans résignation, mais sans passion, ni même véritable intérêt. J'ai voulu rester d'un niveau convenable, pour éviter les ennuis inutiles. Un professeur de maths, dont le nom même – il s'appelait Pacalin – signifiait l'absence d'indulgence, m'a donné à ce propos un conseil fort avisé : *« Melmoux, si vous voulez être tranquille dans ce que vous aimez, faites ce qu'il faut dans ce que vous n'aimez pas »*. J'en ai fait une règle de conduite, et je ne l'ai jamais regretté.

Mais j'avais d'emblée choisi le français et sa "cour d'honneur", le latin, le grec, l'histoire. Pourquoi ? Sans doute, du moins en partie, parce que l'enfant unique assez solitaire que j'étais avait été très vite un lecteur infatigable, lecteur de tout ce qui me tombait sous la main : aventures, voyages, bandes dessinées... Ce choix a aussi été dicté par les enseignants rencontrés à Ponsard. Certains avaient connu mon père et ils l'avaient estimé. Cela est retombé sur moi de façon discrètement bienfaisante : conseils, prêts de livres, etc..., toutes ces petites choses insignifiantes apparemment, mais qui vous donnent le sentiment d'exister. C'est le top de ce beau métier d'enseignant si déprécié aujourd'hui : *ars artium, regimen animarum* (art des arts, le gouvernement des âmes).

Le côté le plus fascinant de cet enseignement du français, à cette lointaine époque, fut la part accordée à l'étude longue, dense, quasi intégrale des grandes œuvres, qui nous plaçait face à de grands écrivains. Dès le premier cycle, j'ai pu étudier certaines des pièces de Molière, adaptées à notre jeune âge, *Les Fourberies*

de *Scapin*, *L'Avare*. Le *Cid* et *Horace* de Corneille nous accompagnaient plusieurs semaines. Il en fut de même pour *Andromaque* et *Esther* de Racine. Puis vinrent Voltaire, Hugo, tant d'autres. Quelques grands passages, bien entendu, étaient privilégiés, mais il fallait établir pour la lecture personnelle des liens entre eux. Était-ce toujours bien fait ? Non, sans doute, mais l'effort était demandé avec insistance. Ces lectures, ces commentaires en classe, en tout cas, faisaient de la littérature française un objet d'attention et d'admiration. Ce n'était pas rien. Pour rendre de telles lectures possibles, un effort plus ingrat, de longue haleine, était demandé, surtout durant le premier cycle : l'étude de la dictée, qui permettait de visualiser définitivement les mots et de les comprendre *in situ*, et celle de la grammaire, qui codifiait leur ordonnancement.

Nous avons eu la chance, en 6^e et 5^e, d'avoir en Monsieur Julien un professeur dont la fermeté, l'égalité d'humeur et la profonde conscience professionnelle nous ont donné pour la vie une vraie maîtrise de la langue française ; les dictées étaient régulières, fréquentes, de difficulté croissante. Les fautes d'usage, les fautes d'accord, étaient reconnues, leur répétition sermonnée. Les questions suivaient les dictées pour préciser le sens des mots, l'organisation du texte, sa signification, sa portée. Les rédactions, devenant au fil des années les dissertations, donnaient une maîtrise améliorée de la langue. La concision, la clarté, l'art de dire tout ce que l'on veut dire en employant le moins de mots possible étaient recherchés. La formule fameuse de Boileau nous était rappelée : « *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément* ». L'entraînement de la mémoire était également favorisé. Le par cœur, sottement déprécié par la suite, était considéré dans le premier cycle comme stabilisateur des connaissances. Des règles de grammaire avec leurs exceptions jusqu'aux tables de multiplication, tout cela formait la "science des ânes", certes, qui devait bien sûr être dépassée, ou plutôt bien utilisée, et qui était la base solide, indestructible, de la pensée. M. Julien nous demandait d'apprendre par cœur, d'un cours sur l'autre, huit vers d'une poésie de qualité, qu'un élève choisi au hasard venait réciter au tableau. Pour certains ces séances de récitation étaient une épreuve redoutée, pour moi – et je n'étais pas le seul – c'était un plaisir. Et au terme d'une année, j'avais à ma disposition quelques centaines de vers bien compris que je pouvais citer à propos et qui, pour beaucoup d'entre eux, m'ont accompagné toute ma vie. Il m'est arrivé de faire du zèle. Ainsi j'ai choisi d'apprendre par cœur, pour le plaisir, la quasi-totalité des 810 vers d'*Esther*, dont la beauté et la puissance me touchaient beaucoup. Et, 70 ans ayant passé, je puis, je crois, en réciter encore de larges passages. La vanité en cela n'a aucune place, seul compte le bonheur de survoler de temps en temps la banalité du quotidien.

C'est dire la force du sentiment de reconnaissance que j'éprouve envers ces maîtres d'autrefois, depuis si longtemps disparus. Que penseraient-ils du grand n'importe quoi prétentieux et creux imposé par des idéologues pervers aux études littéraires actuelles ? Nos maîtres ne nous méprisaient pas. Ils nous élevaient, au sens fort du terme.

La vie quotidienne au collège

L'atmosphère générale de Ponsard n'était pas vraiment familière. Les professeurs étaient soutenus par l'administration, tant qu'ils tenaient leurs classes. Le refus des problèmes avec les élèves ou les parents était ferme. Les élèves dans l'ensemble étaient attentifs sans trop de contraintes. Ceux qui ne cherchaient pas les ennuis n'en avaient pas, sauf hasard malencontreux. Mais ceux qui ne jouaient pas le jeu de la concorde pouvaient avoir des ennuis qui risquaient de s'aggraver s'ils ne savaient pas s'arrêter à temps. En gros, il y avait un bon vouloir mutuel, mais qui restait aléatoire, et tout le monde le savait. Cela avait le mérite de la clarté.

Les rapports entre les professeurs et leurs élèves étaient fort variés. Certains professeurs avaient une discipline redoutée, et qu'ils obtenaient sans grand mal dès lors que leur réputation était faite. Ils s'imposaient bien sûr par la fermeté de leur caractère, mais souvent aussi par leur volonté de faire travailler le mieux possible leurs élèves. Un équilibre se créait vite entre le respect de la compétence, du bon travail, et la crainte de la sanction. D'autres professeurs, de caractère moins rude, réussissaient l'exploit, pas du tout garanti d'avance, d'être plus familiers, plus aptes à plaisanter de temps à autre, et d'inspirer de la sympathie, sans détruire leur autorité. C'étaient à nos yeux les meilleurs, mais ils devaient veiller au grain pour ne pas se laisser prendre au piège de la familiarité. Un d'entre eux, trop gentil, avait été surnommé "Brioche"... tout un programme. Je me souviens tout particulièrement d'un professeur de français, cultivé et intelligent par ailleurs, qui continuait imperturbablement, au milieu d'un chahut infernal, à lire un cours, probablement fort bien, mais dont nous ne comprenions pas la moindre phrase. Parfois une crise de colère le faisait balancer son livre ou son cours dans la classe, créant un apaisement étonné, vite oublié. Il y avait au sein de cette indiscipline joyeuse - pour nous du moins - une indiscipline plus risquée et même plus dangereuse. Je me souviens d'un professeur de physique-chimie lunaire, qui semblait planer dans la vie avec une inattention structurelle et que nous avions appelé "Nimbus". Nous perturbions ses expériences de chimie avec des mélanges innovants, aux effets quelquefois spectaculaires et inquiétants.

L'indiscipline hostile, la révolte larvée ou explosive des élèves contre un professeur ou un surveillant étaient rares, mais redoutées par l'administration et, en fait, par tout le corps enseignant. J'ai gardé en mémoire un événement assez violent qui s'est produit alors que j'étais en terminale. Un professeur de sciences naturelles était redouté pour ses remarques moqueuses, caustiques, apparemment méprisantes. Je me souviens d'un élève qui avait confondu un météore aqueux avec une comète, ou d'un autre qui n'avait pas compris qu'un « groupe de fleurs » n'était pas comme il le croyait un bouquet, mais une marguerite. Bref, cet enseignant se faisait détester à plaisir. À titre personnel je trouvais ses cours tout à fait intéressants, si l'on oubliait sa manière d'être. Il appartenait à ces éducateurs « scientistes » qui croyaient intensément à la marche de l'humanité vers le progrès. Il évoquait avec passion les avancées des sciences de la nature. Je l'entends encore nous présenter les expériences de Pasteur sur la « génération spontanée », théorie qui avait encore

son heure de gloire, et dont Pasteur, entre autres, prouva l'inanité. Et, subitement, sa voix froide a tremblé, s'est presque brisée, lorsqu'il a conclu : « *Grâce à ces travaux magnifiques, la preuve était faite, la génération spontanée n'existait pas.* » Tant d'émotion à propos d'expériences fort intéressantes mais simplement techniques me surprit un peu, mais cela me le rendait plus humain. Malheureusement, il semblait gâcher à plaisir ses réelles qualités. Cet homme, assez bizarre finalement, multiplia les maladresses pour aboutir, un jour de printemps, à un véritable petit drame à Ponsard. À la suite, si ma mémoire est bonne mais je n'en suis pas sûr, d'une punition injuste ou mal ciblée, plusieurs classes s'unirent, rapidement et discrètement aussi, pour lui faire une "conduite de Grenoble", sorte de monôme, joyeux, bruyant, violent aussi. Quand il quitta le collège, une belle fin d'après-midi, pour rentrer chez lui, une petite foule d'élèves (100 à 150 peut-être), jeunes et joyeux, fort bruyants, le suivirent en chantant des chants injurieux dont le plus vulgaire disait à peu près ceci : « Troussier, si tu continues, tu seras pendu par la peau des fesses / Troussier, si tu continues, tu seras pendu par la peau du ... (rime courte que vous devinerez sans aucune, aucune hésitation !). L'aventure fit un certain bruit dans Vienne. Le principal était bien ennuyé. Et, diplomate dans l'âme, il opta, à la manière d'Aristide Briand, pour une conciliation à double face. Il réunit donc dans son bureau, deux ou trois jours après, les meneurs supposés de l'affaire avec le malheureux professeur. Et il prononça un sermon un peu gêné, un peu risible, où il énonçait le cours des événements selon lui, et où il répartissait d'une façon plus ou moins équilibrée les torts des uns... et de l'autre. Pour finir, il nous convia à nous serrer la main, et à étendre sur tout cela le manteau de Noé. Le plus étonnant, c'est que cela marcha ! Je me vois encore serrant, les yeux baissés, car je n'étais pas très fier, la main de notre professeur terriblement humilié. Tout s'apaisa vite, en surface du moins. Mais le souvenir dura, la preuve : 70 ans ont passé, je me le rappelle encore. Un souvenir parmi tant d'autres ! émergeant de l'immense océan d'un long passé. Et le vieillard, de plus en plus privé de l'action, devient, selon Péguy « *Ce temps de mémoire, et ce temple d'oubli / Et cette gratitude et ce destin rempli, / Et ces regrets pliés aux rayons de l'armoire*³ ».

Les disciplines annexes

Hors du bloc des lettres et du bloc des maths, quelques disciplines fort utiles étaient parfois un peu marginalisées, et, avec le recul du temps, je trouve que c'était regrettable. Les langues vivantes étaient réduites à trois avant tout : l'anglais, bien sûr, l'allemand et l'italien. Mais ils étaient plus enseignés pour comprendre les écrits que pour l'oral. Au terme de sept ans d'anglais je pouvais traduire, laborieusement d'ailleurs, *Macbeth*, l'*Ode to the West Wind* de Shelley, quelques belles poésies, les sœurs Brontë, mais je ne pouvais ni comprendre ni me faire comprendre en situation réelle. Et les voyages à l'étranger restaient infinitésimaux et réservés presque toujours aux enfants de riches. Cela ne me concernait évidemment pas. Et je m'en fichais bien. J'avais décidé d'avancer avec les moyens du bord.

3 - Charles Péguy, « Les Cinq prières dans la cathédrale de Chartres », V, *Prière de déférence*.

L'histoire avait une place à part avec sa sœur jumelle, la géographie. Elle plaisait, car elle était racontée à Ponsard de façon vivante, en nous faisant revivre des histoires d'hommes réels, des épisodes marquants. J'ai eu la chance d'avoir deux ou trois excellents professeurs, dont bien entendu Gabriel Chapotat, qui avaient la compétence, le niveau de compréhension des problèmes posés, mais aussi, et c'était beaucoup, le don d'intéresser leurs élèves. Et je lisais, au-delà du cours, des œuvres qui m'intéressaient. J'ai découvert l'épopée napoléonienne à travers les œuvres de Louis Madelin. Personne ne nous le demandait, mais l'école m'en avait donné la possibilité, et, en prime, le goût.

Quelques disciplines étaient davantage laissées de côté, sans doute exagérément. La musique était quasi absente, et le résultat assez désolant. Un chahut, plus ou moins discret, interdisait tout progrès réel. Le seul moment qui n'était pas rébarbatif était la chorale, mais elle était réservée à une minorité. Le dessin, la peinture, étaient aussi marginalisés. Le vrai talent de mon père dans ces domaines n'était manifestement pas héréditaire et je les ai négligés, bien à tort. Cela dit, je me souviens d'une jeune professeur de dessin qui incarnait tellement le charme féminin que nous, adolescents assez rudes et assez frustes, nous nous abstenions de tout chahut et la traitions avec la délicatesse plus ou moins adroite d'ailleurs due à une porcelaine de Sèvres...

La gymnastique, quant à elle, n'était pas sacrifiée. Mais elle n'avait pas non plus l'aura acquise depuis. La tonalité était mise sur la meilleure santé de tous, *mens sana in corpore sano*. Le progrès de chacun, les plaisirs du groupe l'emportaient sur les exploits individuels des meilleurs. Et ces meilleurs en gym, parfois remarquables, étaient sans doute moins admirés que les premiers de classe des disciplines dominantes, car on savait, plus ou moins clairement, que l'ascenseur social allait jouer avant tout pour le mérite intellectuel. La vraie course d'obstacles, c'est en classe qu'elle avait lieu, pas sur le terrain de sport.

Hors du collège

Ma vie en dehors du collège Ponsard était relativement simple et dépourvue d'événements particulièrement significatifs du moins après la mort de mon père survenue lorsque j'étais à la veille de l'entrée en quatrième. Je vivais en fils unique, entouré de deux femmes affectueuses, attentives, de fort caractère mais suffisamment lucides pour s'être vite rendu compte qu'il valait beaucoup mieux me faire comprendre que me contraindre. Cette vie simple, fort répétitive, sans grandes rugosités, me convenait parfaitement. Je luttai contre l'inévitable ennui par ma véritable boulimie de lectures. J'avais la chance de connaître les dirigeantes de la bibliothèque de la cathédrale Saint-Maurice. L'une d'entre elles, surtout, m'accorda pleine confiance et m'assura une place de choix parmi les lecteurs assidus. Je lus sur place des demi-journées entières, et je continuais à lire à la maison les ouvrages prêtés. J'abordai au fil du temps tous les genres possibles. Les livres de voyage, d'aventures, tinrent longtemps la première place. Je lus pratiquement l'intégrale des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne. Même

les ténébreuses pérégrinations du professeur Liddenbrok, de son neveu Axel et de leur guide islandais dans le *Voyage au centre de la terre* ne me firent pas reculer. Et je dévorai avec passion les grands auteurs d'aventures anglo-saxons : Fenimore Cooper, R. L. Stevenson, Jack London, J. O. Curwood, H. G. Wells, bien d'autres encore. Puis vinrent les grandes œuvres littéraires, avec une préférence marquée pour les grands poètes du XVI^e siècle d'abord, puis pour les grands romanciers du XIX^e siècle et du début du XX^e. Une allergie précoce, faite d'ennui et de réserve, m'éloigna du XVIII^e siècle dans son ensemble. Je ne m'en vante pas, je me borne à le constater. Cette boulimie de lecture, étayée par un incessant recours à une mémoire sans faille, me laisse beaucoup de beaux souvenirs. La baisse lente, mais régulière, liée à l'âge, de cette mémoire, m'inspire des sentiments divers..., d'hiver en fait. La relecture de Sénèque est consolatrice... plus ou moins.

Mais l'école et la lecture, étroitement liées, ne furent pas, heureusement, mes seules occupations, ni même toujours mes occupations préférentielles. Il y avait aussi les amis, rares mais solides, et puis les copains, ceux qui donnent peu et qui reçoivent peu, mais avec l'élan et le bonheur de la jeunesse. Les promenades à pied, à vélo, complétaient une vie qui, toutes choses égales d'ailleurs, fut tout de même le temps du bonheur.

La fin d'une époque : le bachot et ses suites

Le bachot était évidemment le but, provisoire, mais étape impérative au terme des études secondaires. Je le passai bien sûr à Grenoble. J'étais ému, ma mère et ma grand-mère aussi. J'appréciai d'autant plus la délicatesse, la bienveillance de M. Rigal qui vint au départ du car (le T.O.D.) à côté de la gare, nous encourager et nous rassurer. Et en fait tout se passa bien pour moi, et également pour la plupart de mes condisciples qui le méritaient. Ce sont ces notions de mérite, de conscience, de courage, que je déplore d'avoir vu saboter au fil des décennies. Presque tout est à refaire. Bon courage !

En juin 1954 le temps du collège Ponsard se termina donc pour moi...tout au moins provisoirement, puisque je le retrouvai comme professeur d'histoire dix ans plus tard, pour quatre années. Mais évidemment, en cette année 1954, cette vision de l'avenir m'échappait totalement. En cette fin d'année scolaire, j'étais plutôt content. Ma vie familiale était calme et heureuse ; ma vie de collégien était comblée par mes succès scolaires, dont je ne faisais pas un fromage mais que je trouvais gratifiants, et qui me donnaient confiance pour un avenir par ailleurs plutôt vague dans mon esprit. J'avais goût à tant de choses que les choix ne s'imposaient pas. Seule conviction : il me fallait choisir. Je choisis de faire la khâgne (au lycée du Parc) à Lyon pour tenter de réussir au concours de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, puis passer l'agrégation soit d'histoire, soit de lettres classiques. En raison d'une bonne mention au bac, le lycée du Parc m'ouvrit ses portes sans examen. Ainsi un épisode de ma vie était clos, tout petit épisode au sein de la vie pluriséculaire du collège Ponsard, bien connu grâce aux ouvrages érudits de mon ami Pierre Domeyne.

Épilogue...

Les témoignages que nous publions dans les pages précédentes font suite à un appel à contributions que la Société des Amis de Vienne avait lancé aux Viennois, aux anciens de "Ponsard". Elle souhaitait réunir un recueil de souvenirs à relire comme on ne se lasse pas de tourner les pages d'un album de photographies où professeurs et élèves sont sagement alignés sur plusieurs rangées de chaises ou surélevées par des bancs ou des estrades... Au cours d'un rituel renouvelé chaque année, ils avaient sagement obtempéré aux recommandations d'un photographe venu éterniser les classes. Attachants souvenirs que l'éloignement du temps rend de plus en plus rapidement anonymes et sans la sève vivante que l'écrit peut restituer.

Quelques-uns de ces Viennois qui y ont tracé aussi leur histoire nous offrent donc ici quelques épisodes de leur scolarité, épisodes miraculeusement libérés de l'oubli ! Ces témoignages attachants viennent ainsi prendre place dans une perspective plus large qui embrasse l'histoire du collège depuis ses origines. Dans son ouvrage *Un collège de province*, il y a un peu plus de 20 ans, Pierre Domeyne, lui-même ancien élève et professeur au collège Ponsard, avait fait la part belle aux histoires écrites par des acteurs illustres ou inconnus. Parmi eux, il y avait Michel Zevaco dont l'actualité historiographique, par un heureux hasard, fait mémoire dans la revue *L'Histoire*, d'octobre 2018 (p. 28-29) sous la plume de l'historien Claude Aziza : « Zevaco, l'anarchiste du feuilleton ». Si Zévaco est plus connu à partir de 1900 comme le célèbre auteur de romans de cape et d'épée (*Les Pardaillan*, *Nostradamus*...), en 1880-1881, il avait fait un passage éphémère comme professeur de 5^e au collège de Vienne ; mais sa carrière y avait vite été interrompue par les ennuis que lui valurent ses opinions politiques très avancées, trop proches des milieux anarchistes.

Roger Lauxerois

Michèle Broduriès, André Hullo, Christian et Jacquelyne Trouiller¹

Hommage à Jean Eynaud (1922-2016)

Issu d'une famille viennoise, il est né le 19 juin 1922. Son père possédait un atelier de tisseur-façonnier à l'angle de la rue Pipet et du chemin des Amoureux. Tout naturellement il fait des études à Vienne, d'abord au collège Saint-Louis puis à l'Institution Robin de 1934 à 1941 où il suit les cours du philosophe Emmanuel Mounier, qui enseigna à Robin d'octobre 1940 à juin 1941, tandis qu'il recevait une formation artistique par Luc Barbier, avant de le retrouver plus tard, comme professeur aux Beaux-Arts à Lyon, un peintre aquarelliste, graveur, et décorateur d'églises : *« J'ai appris de lui à être exigeant pour soi-même, j'ai appris l'importance du travail et la satisfaction du résultat »*.

En 1942, il a vingt ans ; il doit partir au S.T.O. (Service du travail obligatoire) en Allemagne. De retour en 1945, il continue en 3^e année aux Beaux-Arts à Lyon. Il va commencer à donner des cours de dessin et de peinture à plusieurs élèves. En même temps il expose ses premières œuvres à la galerie Banos à Vienne. Il rencontre le peintre Hippolyte Léty qui fonde en 1948 *le Salon des artistes viennois* et en devient le secrétaire ; plus tard il en sera un président très actif, et le restera pendant une quarantaine d'années, de 1961 à 1989. Il fréquente, échange, avec les frères Chapotat, Edouard et Gabriel, ou bien avec les peintres viennois comme M. Montagneux, Georges Vincent, André Fiol, Michel Grand, ainsi qu'avec tous les peintres amateurs de la région. Il se marie en 1955 avec Odette Blain, institutrice puis directrice à Saint-Romain-en-Gal. Ils ont deux enfants.

Devenu professeur de dessin (selon l'appellation d'alors, c'est-à-dire qu'il enseigne les Arts plastiques) il va former des centaines d'élèves que ce soit dans les institutions de Saint-Charles, de Bon-Accueil, ou de Robin, de 1945 à 1986. Son arrivée à Bon-Accueil, institution de jeunes filles, est un événement : car jusqu'alors le corps enseignant n'était que féminin ! En réalité il y a avec lui un autre homme, le professeur d'éducation physique Albert Bouvard, mais pour l'un comme pour l'autre une religieuse est présente à chacun de leurs cours ! A l'Institution Robin, il ne compte pas ses heures : les jeudis après-midi il emmène les volontaires poser leur chevalet sur les bords du Rhône ; tout en regrettant les effectifs trop élevés : *« quelque 650 élèves en un an, deux heures par semaine. Un seul bémol n'avoir pu donner tout ce que j'avais en moi, les classes étant trop chargées »*.

1 - Avec la collaboration de Roger Lauxerois pour les recherches iconographiques.



Fig. 1 - Visuel de couverture du catalogue du *Salon des Artistes viennois* de 1961 par Jean Eynaud.



Fig. 2 - Visuel de couverture du catalogue du *Salon des Artistes viennois* de 1975 par Jean Eynaud.



Fig. 3 - Visuel de couverture du catalogue du *Salon des Artistes viennois* de 1983 par Jean Eynaud.

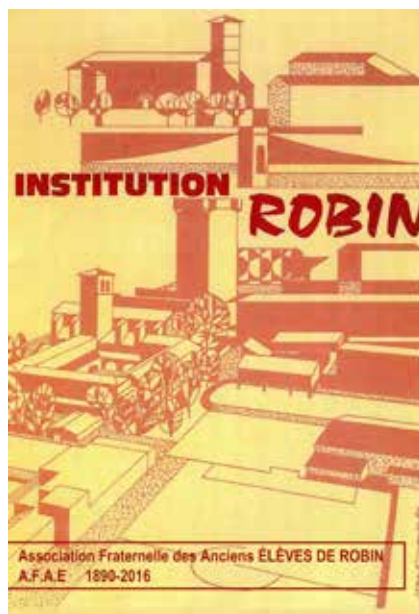


Fig. 4 - Illustration de Jean Eynaud (1986) choisie pour la couverture du *Bulletin des Anciens de Robin* 2016.

En même temps il décore plusieurs chapelles, ainsi celle de Marlieux dans la Dombes, l'église de la Soie à Décines, la chapelle du centre des paralysés au Chevalon de Voreppe. À Vienne il peint la chapelle du Bon Pasteur avec *la Cène*, et sculpte la cuve des fonts baptismaux de la cathédrale Saint-Maurice (fig. 5, 6, 7).



Fig. 5, 6, 7 : Les fonts baptismaux - (détails) [photos R. Lauxerois]
Au centre le Christ glorieux est au point de convergence de deux séquences : à gauche, il bénit le nouveau baptisé, porteur d'un cierge allumé au cierge pascal. À droite la croix glorieuse est précédée par la mémoire de la Passion : la Mise au sépulcre et la Chute sous la croix.



Il décore des groupes scolaires comme à Villette-de-Vienne, ou celui de Septème. Au Mottier, près de la Frette, en 1947 et grâce au père Perrin, curé du lieu et ancien professeur à Robin, il réalise deux peintures murales : *La souffrance humaine* et la *Vierge Marie*. En 1998 à nouveau il va décorer au Mottier le dernier mur nu de l'église ce sera *Saint Joseph*. « *La foi me porte et j'ai encore plein de projets* ». Il a 74 ans. En 1950 avec Raymond Froment, marbrier, il taille tous deux, en pierre du Gard, un autel pour la chapelle de Robin, aujourd'hui disparue, tout comme l'autel² !



Fig. 8, 9, 10, 11, 12 : Les fresques de l'école de Septème (1953) (détails) [photo J. – Ch. Trouiller]

2 - Néanmoins les vitraux réalisés par Jean Eynaud ont été déposés et conservés.

Cet amoureux de sa ville natale souhaite y attirer les touristes : il imagine un panoramique de Vienne qui ne sera finalement pas installé, puis toujours dans un souci touristique il va créer en céramique une série de petits cendriers, qui représentent les principaux monuments romains : le temple d'Auguste, le théâtre antique, la Pyramide ou le cloître. Autre moyen de faire rayonner, connaître Vienne, en illustrant avec un croquis très ingénieux les monuments à la gloire de Vienne, reproduits sur les couvertures des cahiers vendus par la librairie Blanchard, ou bien pour le bicentenaire de la Révolution il imagine un logo.



Fig. 13 : Illustration sur les cahiers scolaires de la librairie-papeterie Blanchard



Fig. 14 : Illustrations pour un livret concert à l'Institution Robin (1978)

Autre action, en 1995 devant l'état de délabrement du rare cadran solaire analemmatique, installé place Saint-Maurice en 1938, il va avec l'appui de la Ville, procéder à sa restauration (fig. 15).



Fig. 15 : Jean Eynaud sur le cadran en 1995 (collection Amis de Vienne)

Il décore aussi des magasins en particulier à Vienne : *la pharmacie Normale* ou le magasin *Sport et voyages*.



Fig. 16a, 16b, 17 :

Papiers de commerce à en-tête de Jean-Eynaud ;
publicités pour son agence de décoration (1955)



Fig. 18 : " Réclame"
pour les peintures GEP

Il excelle aussi dans ses dessins à la plume, et illustre ainsi l'ouvrage « *Images de Vienne* » (voir fig. 19, 20, 21) où en quelques traits il représente à la fois les monuments emblématiques mais aussi les coins pittoresques de la ville.

De même pour la filature des établissements Dyant, il illustre un fascicule destiné aux clients, ou bien avec son ancien professeur Barbier il illustre un recueil de textes célébrant Goethe en traçant les lettres en écriture gothique. Plus que la peinture c'est le dessin aux traits qui le caractérise et ainsi il va croquer d'innombrables scènes de sa ville.



Fig. 19, 20, 21 - Dessins parus dans *Images de Vienne*, 1946 : Notre-Dame-de-l'Isle ;
La place de l'Hôtel de ville, un jour de marché ; Chantier du nouveau pont (juillet 1946).



Fig. 22 : La place du Jeu de Paume, gouache [collection Paul Blanchon]



Fig. 23 : Les escaliers du parvis de la cathédrale Saint-Maurice, gouache [collection Paul Blanchon]



Fig. 24 : Le cours Briller – aquarelle, 1946 [collection Amis de Vienne]

Durant sa retraite il va se passionner pour la géobiologie. Sans doute sa rencontre avec Gabriel Chapotat est-elle déterminante ; en effet il lui montre l'importance des pierres à cupules, que l'on trouve sur les granits, en particulier celles de Montléans ; cela va le diriger vers la géobiologie.



Fig. 25, 26 : Jean Eynaud avec son groupe à la découverte des pierres à cupules dans le massif du Pilat [photo R. Lauxerois, 1991]

Du coup il crée une petite association « *d'étude des lieux sacrés* » où « *il essaye de faire prendre conscience aux gens qu'il existe une réalité cachée à l'intérieur des choses, réalité qui était présente à part entière dans le quotidien de nos ancêtres* », demandant « *Laissez à la porte tous vos préjugés, attachez-vous à aller au-delà* ». En mars 1993 il écrit ses réflexions sur la géobiologie qui veut allier la géologie, la physique, la biologie, la radiesthésie.

Pour lui, les hommes ne construisaient pas au hasard ; « *chaque édifice du culte, chaque monument était implanté en un lieu choisi avec soin dans une orientation précise calculée en fonction des connaissances énergétiques liées à la vie de la terre et du cosmos, à la religion, l'espace a été ainsi sacralisé* ». Il va donc parcourir avec quelques disciples « les lieux sacrés » pour démontrer la justesse de ses vues. C'est ainsi qu'on le verra, avec son inséparable pendule, en train d'ausculter maints et maints lieux pour en montrer l'importance.

« *Jean, sans créer la familiarité savait être proche de celui qu'il écoutait, toujours attentif aux autres. Ses qualités engendraient le respect et l'admiration pour quelqu'un d'exception, riche de ses valeurs humaines, qu'il a su transmettre sans ostentation* ».

Il décède le 28 juin 2016, à Vienne.

Quelques références

Jean Eynaud et Pierre Cavard (textes de), *Images de Vienne*, Vienne, Blanchard frères, 1946.

Jean Eynaud, avec la collaboration de Maurice Hériau, *Cadran solaire analemmatique*, Mairie de Vienne, 1995, dossier de 4 p.

Jean Eynaud, *Les établissements Dyant*.

Michèle Broduriès, « Jean Eynaud », *Institution Robin (Bulletin des Anciens élèves de Robin)*, 2016, p. 12-17.

Yannick Voyeaud

Un vétérinaire original

Joseph Revouy ! Voici un nom qui ne vous dira sans doute rien. Pourtant il a porté le nom de Vienne à travers l'Europe et au-delà.

Joseph André Revouy est né le 24 juin 1850 non loin de Vienne, à Oytier-Saint-Oblas. Il est le cadet de Claude Joseph, maréchal-ferrant, et Suzanne Berquet. Il se marie avec Marie Thérèse Antoinette Dupuis, native de Sonnay, le 2 juillet 1879. Il habite alors quai Saint-Louis à Vienne. De cette union naissent au n°2 Port des Jacobins (actuellement côté nord de la place Saint-Louis) Claude André et Marcel Émile ; tous deux font leurs études au collège de Vienne. Le premier sera capitaine au centre de mobilisation d'artillerie n°14 à Lyon, et sera décoré de la Légion d'honneur en 1930. La famille a habité aussi rue Jacques-de-Molay.

Joseph Revouy entre à l'école vétérinaire de Lyon le 15 octobre 1871 et en sort diplômé le 30 juillet 1875¹. Il fait partie de cette génération éduquée à l'hygiène et à la vulgarisation de son savoir. Il s'installe à Vienne dès le mois d'août 1875 au 5 rue des Jacobins, mais déménage peu après au 3 rue de l'Éperon (ancienne maison Chamourin), adresse référencée par exemple dans l'*Annuaire de la ville de Vienne* édité par Savigné à Vienne pour 1878, à la page 56. Sa réputation grandit comme le rapporte *Le Moniteur Viennois* du 4 février 1876 et *Le Journal de Vienne et de l'Isère* le 6 du même mois. Le 27 octobre de la même année il publie un article dans *Le Moniteur Viennois* sur la rage.

En 1877 il obtient une mention très honorable et la médaille d'argent du ministre de l'Agriculture pour sa modification d'un instrument destiné à soulager les ruminants en cas d'étranglement (corps étranger bloqué dans l'œsophage). En 1880 il est président d'une commission sur la question chevaline. Il publie les résultats des travaux en émettant l'avis que les chevaux de sang sont impropres pour les travaux des champs et désastreux pour l'agriculteur qui a besoin d'animaux de trait. Cet article a été publié sur près de 10 numéros du *Moniteur Viennois*. Le marquis de Virieu s'inscrit en faux à cette étude. Un débat est ouvert.

En 1882 J. Revouy est secrétaire des vétérinaires du département. Il est nommé inspecteur des abattoirs de la ville de Vienne vers 1886. En 1887 il lance une diatribe contre l'administration des haras. Il s'exprime sur le décret incluant la tuberculose bovine dans la liste des maladies dont la viande est à ne pas consommer.

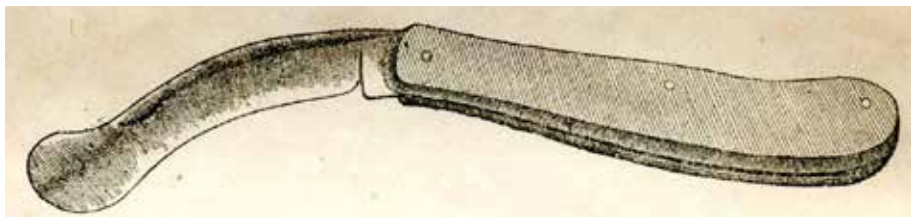
Si de nos jours le médecin vétérinaire ne se charge que de nos amis les bêtes, à l'époque il était normal que celui-ci exerce aussi dans l'agronomie. Le 24 février

1 - Sous le numéro 1800 ; il reçoit son diplôme le 5 octobre suivant. Son cursus démarre lentement ses résultats étant qualifiés de médiocres jusqu'au milieu de sa 3^e année. Il obtient une demi bourse départementale à la rentrée 1873. Sur 39 élèves seuls 27 ont terminé le cycle d'études vétérinaires.

1889 J. Revouy obtient la 16^e place à un concours de greffage en réalisant 10 greffes en 35 minutes.

En 1890 il met au point un produit thérapeutique destiné à activer la digestion et à faciliter l'assimilation des aliments chez les animaux. Puis en décembre 1891 il est nommé au conseil départemental d'Agriculture par le comice agricole de Vienne-Roussillon. Secrétaire du comice agricole le 16 avril 1892, et membre du jury pour la race *villard-de-lans*², la même année il fait voter une proposition pour le retour du cheval français dans les haras au travers de la commission d'initiative. Cette motion fait l'objet d'une lettre au préfet de l'Isère le 18 août 1892.

Il présente aux concours agricoles, horticoles et viticoles de Grenoble un nouveau type de greffoir pour le vignoble, ce qui lui vaut le diplôme d'honneur, la plus haute récompense. Dès lors la presse agricole lui fait une publicité quasi permanente jusqu'en 1894 selon les documents détenus par la Société des Amis de Vienne. Sa notoriété dépasse les frontières du pays puisque c'est de toute l'Europe que les commandes affluent. Des demandes arrivent même de Roumanie et de l'Uruguay. Le nom de notre ville est alors connu dans le monde entier. Cette fabrication française vient concurrencer l'ancien modèle allemand. Sa forme incurvée le rend plus pratique à l'usage et il est aussi disponible pour les gauchers.



Ce nouvel outil va ainsi participer au renouveau de la vigne tant dans notre région que dans le reste du pays où le phylloxéra fait alors tant de ravages. Le nombre de demandes recensées dans le dossier des archives de la Société des Amis de Vienne se monte à plus de 500 exemplaires d'octobre 1892 à juin 1895. Il est donc permis de penser que plus d'un millier furent confectionnés durant cette période, mais il ne semble pas y avoir eu de dépôt de brevet à l'époque.


Dans les années 1890 il promeut la culture de la betterave sucrière avec un rendement intéressant pour les cultivateurs ; en 1894 elle rapporte de 425 à 1200 francs l'hectare.

Le 14 mai 1893 il est élu vice-président de la Société de médecine-vétérinaire de Lyon et des départements limitrophes. Il est secrétaire du Syndicat central des agriculteurs de Vienne nouvellement créé. Il propose la création d'une chaire d'Agriculture à Vienne au conseil départemental d'Agriculture dont il est membre. Il est reconduit dans cette fonction en 1894. Le 29 décembre il est

2 - La villard-de-lans, ou villarde, est une race bovine française originaire des alentours de la ville éponyme, dans le massif du Vercors. Cette vache à la robe froment unie a longtemps été utilisée pour les travaux agricoles, le lait et la viande, avant que la Seconde Guerre mondiale et la spécialisation des races bovines n'entraînent son déclin. La sauvegarde de la race est entreprise à partir de la fin des années 1970, et aujourd'hui les effectifs augmentent à nouveau lentement. Elle est principalement utilisée pour sa production laitière et fait partie des races autorisées pour la production du fromage AOC bleu du Vercors-Sassenage.


LE VIGNERON FRANÇAIS
GREFFOIR PERFECTIONNÉ
Par M. REVOUY, à Vienne (Isère)

CONCOURS AGRICOLES, HORTICOLES ET VITICOLES, 1892, GRENOBLE, VIENNE



DIPLOME D'HONNEUR. — LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE
(officiel)

**Supériorité
Commodité et
Rapidité**



**Section nette
et
parfaite**

Quand on pratique le greffage de la vigne, la section du bois ne s'opère point par pression, comme on est généralement tenté de le supposer lorsqu'on se sert du greffoir à lame droite, mais bien par un mouvement oblique et rapide de haut en bas, de gauche à droite, comme un seul trait de scie. Il importe donc de l'exécuter vivement *en la croisant, le plus près possible du talon de la lame, pour la terminer près de son extrémité libre. On évite ainsi non seulement le retoulement de la moelle et la section du bois, mais on obtient, encore, une coupe bien nette et parfaite, conditions indispensables d'une bonne reprise.* Le résultat justifie donc absolument la forme du « VIGNERON FRANÇAIS » et il serait téméraire de ne pas tenir compte de tous les avantages qu'il permet de réaliser avec autant de facilité, lorsqu'on connaît l'influence considérable qu'exerce la reprise sur la vitalité, sur la production et surtout sur la durée du plant greffé.

La courbure de la lame de ce greffoir perfectionné permet à la main de conserver la position naturelle pendant le travail, elle évite une fatigue inutile en facilitant considérablement le mouvement du bras pendant la section.

Indépendamment de sa forme et de sa finesse, qui en font un instrument incontestablement supérieur à tous les autres greffoirs, le tranchant de sa lame est d'une résistance telle qu'il peut affronter la section du bois dur comme celle du bois tendre. Ses diverses qualités le placent donc au-dessus de toute critique et il ne redoute aucune comparaison.

Enfin le « VIGNERON FRANÇAIS » est de fabrication absolument Française.

(Voir articles élogieux dans les principaux journaux agricoles et viticoles français et étrangers, notamment : dans le *Journal d'agriculture pratique*; la *Gazette du Village*; le *Journal de l'Agriculture*; le *Tourangeau*; le *Progrès Agricole* et *Viticole* de Montpellier; l'*Agriculteur Réolais*; le *Bulletin du Syndicat agricole* de la Hie-Savoie; la *Bourgogne agricole*; le *Journal de la Vigne*; le *Champ d'expérience Agricole* et *Viticole* de la Charente; la *Dépêche Agricole, Commerciale*, etc.; le *Progrès National Agricole*; le *Lyon Viticole*; l'*Avenir agricole* de l'Ardèche; *Bulletin de l'Union du Sud-Est*; la *Vigne Américaine*; le *Bulletin du Syndicat viticole* de la Côte d'Ivoire; *Bulletin de la Société horticole-vigneronne* de l'Aube; le *Cultivateur progressiste*; il *Cultivatore, Giornale Viticolo Italiano*; A *Vina Portugal*, etc.)

Greffoir « Le Vignerons Français » , manche builla ou corne avec pierre à affûter, forme spéciale, le tout soigneusement enveloppé dans une élégante boîte, prix	4 fr.
Le même , avec manche à vis, une lame de rechange et une pierre, etc.	5 25
— avec manche bois, prix variable suivant qualité, depuis	2 50

Franco-poste 0 fr. 25 en plus.
Aiguillage et retour franco, moyennant 0 fr. 40 par lame de greffoir.

VENTE : Au VIGNERON FRANÇAIS, à Vienne (Isère)
ainsi que chez MM. les Professeurs de greffage et les principaux couteliers, etc.

ON DEMANDE DES REPRÉSENTANTS

Vienne, imp. Savigot.

reconduit comme secrétaire du comice agricole des deux cantons de Vienne et Roussillon. Au conseil départemental d'Agriculture, dans la séance du 10 avril 1895, il propose la création de prix spéciaux à distribuer au concours régional de Vienne. Dans *Le Journal de Vienne et de l'Isère* il rédige le 15 mai 1895 un article sur le hérisson et la vipère. En juillet il déclare insalubre un important stock de viande de porcs américains. Il est fait chevalier du Mérite agricole au cours du concours régional agricole des mains du ministre Antoine Gadaud.

En 1896 il abandonne le conseil départemental d'Agriculture et fait partie du comité départemental pour l'Exposition universelle de 1900. Membre du jury du concours régional de Valence en 1897, il retrouve son poste au conseil

départemental d'Agriculture. Il est aussi membre du 4^e jury (vaches laitières) du concours spécial de la race bovine villard-de-lans. Il fait adopter au conseil départemental de l'Agriculture une proposition dans le but de protéger le bétail de la fièvre aphteuse. Il rédige les statuts de la Caisse d'assurance contre la mortalité des animaux, société qui devient effective fin 1899. Il est membre du jury du concours régional agricole de Lyon. Il pratique la castration de vaches taurelières³ dont le caractère agressif a été complètement modifié par cette opération audacieuse.

Il est à nouveau membre du jury du concours spécial de la race bovine villard-de-lans à Grenoble les 24 et 25 juin 1899 et membre du conseil d'administration de la Société agricole d'assurances mutuelles contre la mortalité des animaux pour l'arrondissement de Vienne qu'il avait initiée deux ans auparavant.

L'année 1900 voit apparaître à Vienne la création d'un syndicat pour la vente des fruits. Le 29 avril il fait une conférence sur l'amélioration du bétail et le choix de la vache laitière. Il fait interdire les foires et marchés aux bestiaux à Saint-Jean-de-Bournay suite à la fièvre aphteuse.

En 1901 il est membre du conseil d'hygiène publique et de salubrité de l'arrondissement de Vienne ainsi que président de la Société des sciences vétérinaires de Lyon. Il apparaît sur la liste des vétérinaires sanitaires du département pour 1902. Cette même année il est élu maire de Oytier-Saint-Oblas.

Il décède à Vienne rue Jacques-de-Molay le 5 janvier 1903 et est inhumé à Oytier-Saint-Oblas dans le caveau de famille. *Le Journal de Vienne et de l'Isère* consacre une page et demie à ses obsèques dans son édition du 10 janvier. Son épouse cède à M Pont la clientèle de son mari et le logement du 3 rue Jacques-de-Molay.

Les sources

État-civil de Oytier-Saint-Oblas, Vienne, Sonnay

Base Léonore (pour les bénéficiaires de la Légion d'honneur)

Contrat de mariage de Joseph Revouy

Archives municipales de Vienne, cote 5112

Musée de l'École vétérinaire de Lyon

Le Journal de Vienne via <http://lectura.plus> : 6/2/1876, 21/4/1878, 3/12/1890, 23/12/1891, 20/4/1892, 8/6/1892, 27/7/1892, 13/8/1892, 8/3/1893, 18/3/1893, 25/3/1893, 5/7/1893, 15/1/1895, 7/9/1895, 26/6/1897, 19/1/1898, 20/4/1898, 17/9/1898, 17/6/1899, 30/12/1899, 21/4/1900, 28/12/1901, 4/1/1902, 22/3/1902, 7/1/1903 et 10/1/1903.

Le Moniteur Viennois via <http://lectura.plus> : 4/2/1876, 26/12/1890, 25/12/1891, 3/3/1893, 10/3/1893, 24/3/1893, 9*6*1893, 23/6/1893, 7/7/1893, 23/11/1894, 26/7/1895, 6/9/1895, 3/1/1896, 25/6/1897, 29/4/1898, 27/4/1900, 21/12/1901 et 22/3/1902

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Villard-de-Lans_\(race_bovine\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Villard-de-Lans_(race_bovine))

Remerciements à Bruno Mayorgas (fonds patrimonial de la médiathèque Le Trente, Vienne), Michèle Bruyas (Contrat de mariage), Éliane Mari (musée École vétérinaire de Lyon) ; Pierre Giraudo, André Hullo, Roger Lauxerois (Société des Amis de Vienne).

3 - Vaches demandant souvent le taureau, la taurelière est sujette à avorter. Elles sont dites bœuvonnes suite à l'ablation des ovaires.

Informations

Autour de la Grande Guerre

Deux conférences pour clore la commémoration de la guerre de 1914-1918

- « ***Cent ans : la Grande Guerre et nous*** » par **Gérard Jolivet**

Le 6 novembre 2018 au Théâtre de Vienne à 19 h 30 [entrée libre]

Drôle de rencontre !

Michel Belletante a mis à l'affiche du Théâtre de Vienne, les 8 et 9 novembre, un spectacle musical sur la Première Guerre Mondiale : « *Avant l'heure où les thés d'après-midi finissaient* ». Un spectacle mis en scène par la violoniste Floriane Bonnani, avec le comédien Français Loïc Corbery.

Le 6 novembre, en contre-point de ce spectacle professionnel, Gérard Jolivet donnera, sur la même scène et dans le cadre de la commémoration municipale, une conférence sur le centenaire de la Grande Guerre. D'un côté l'analyse historique sur la longue durée d'un événement qui a marqué le XX^e siècle : le passage brutal d'une *modernité heureuse* (la Belle Epoque) à une *modernité tragique* ; la Grande Guerre a-t-elle épuisé en un siècle son retentissement sur notre conscience historique ? Quelle est notre philosophie politique ? Que doit-elle au siècle écoulé depuis ce 11 novembre, chargé d'espoirs et d'illusions, qui a mis fin au premier cataclysme du XX^e siècle ?

De l'autre, l'émotion d'un monde restitué dans les mots et dans les sonorités de son époque. L'émotion ne sera pas absente de la conférence de Gérard Jolivet : émotion des textes cités par le conférencier, ceux de Stefan Zweig, Teilhard de Chardin, Jules Romains, Albert Camus, répondant à ceux de Louise Weiss, Henri Barbusse, Marcel Proust, relus par le comédien Loïc Corbery ; émotions des musiques interprétées par les élèves de l'Ecole de Musique de Chasse-sur-Rhône. La conférence de Gérard Jolivet, en effet, est aussi (modestement) musicalisée. Avec, entre autres, cette marche funèbre, « Aux héros lyonnais », jusqu'ici tombée dans l'oubli et exhumée par le groupe d'histoire de Chasse-sur-Rhône.

- « ***Archéologie de la Grande Guerre, cent ans après*** » par **Yves Desfossés**

Samedi 17 novembre 2018, à 15 h 30, au musée de Saint-Romain-en-Gal – Vienne [entrée libre dans la limite des places disponibles]

Yves Desfossés - Conservateur général du patrimoine, DRAC Grand-Est - spécialiste de l'archéologie de la Grande Guerre 1914-1918.

L'archéologie de la Grande Guerre est née à la fin des années 1980, liée aux grands travaux d'aménagement qui bouleversent les paysages et détruisent les nombreux vestiges laissés par les combats et les combattants de la Grande Guerre. Cette nouvelle page scientifique de l'archéologie rejoint alors le devoir de mémoire et vient compléter les informations venues d'autres sources plus traditionnelles.

Parmi les thèmes abordés l'archéologue fait une place particulière aux protocoles funéraires qui ont été mis en place sur les champs de bataille par les belligérants et pour lesquels manquaient à la longue des descriptions précises – en raison de la répétition de ces rituels et de l'accoutumance, ou des difficultés à décrire ces inhumations en plein orage de feu.

Le site internet de la Société des Amis de Vienne



Depuis le 1^{er} juillet 2018, la Société des Amis de Vienne dispose d'un site internet renouvelé. Son adresse est inchangée : **<https://amisdevienne.fr/>**

Vous y trouvez :

Des informations sur la Société des Amis de Vienne ; comment y adhérer et renouveler vos adhésion et abonnement au Bulletin

Un agenda avec les différentes conférences organisées ou proposées

Des informations sur les ***voyages culturels*** programmés et leur compte rendu illustré

Des actualités

Le sommaire des derniers Bulletins publiés ; la possibilité d'en acheter un ou plusieurs exemplaires. ***Les tables décennales*** depuis 1904. Une recherche par mots-clés est possible. L'indexation des numéros antérieurs à 2000 est en cours.

Un accès aux ***archives et bibliothèque et documentation*** dont disposent les ADV. Recherche par mots-clés ; indexation en cours.

Une galerie de photos

Des liens vers des sites internet, partenaires des ADV.

Si vous souhaitez faire paraître des informations, proposer au comité de lecture des études ou notices historiques, patrimoniales, merci d'écrire aux ADV : **amisdevienne@sfr.fr**